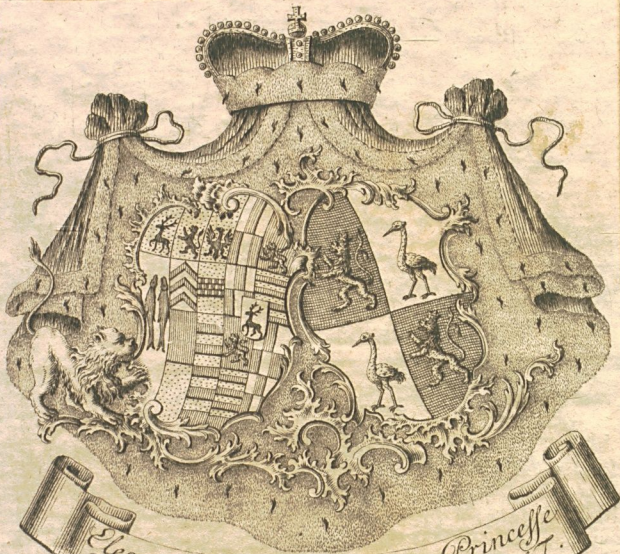




00 1/2

D



Eleon. Maximil. Christine *Princesse*
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.

392







L'ANGLAIS

A BORDEAUX;

COMEDIE

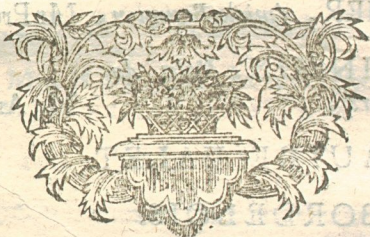
EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

Par le Sr FAVAT :

Représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Lundi

14 Mars 1763.

Le prix est de 24 sols avec la Musique



A BRUXELLES,

Chez JJ. BOUCHERIE, Imprimeur-Libraire
rué de l'Empereur.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége.

ACTEURS.

DARMANT, M. Molé.

LA MARQUISE DE FLORICOURT,
Sœur de Darmant, Mlle Dangeville.

BRUMTON, M. Belcourt.

CLARICE, *Fille de Brumton,* Mlle Hus.

SUDMER, *Ami de Brumton,* Mr Préville.

ROBINSON, *Valet du*
Milord, M. Armand.

UN AUTRE VALET.

UN BORDELOIS.

*La Scene est à Bordeaux dans la maison
de Darmant.*



L'ANGLAIS
A BORDEAUX,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DARMANT, LA MARQUISE
DE FLORICOURT.

LA MARQUISE.



Je vous renonce pour mon frere.
Toujours pensif, rien ne vous rit!
Vos prisonniers Anglois vous ont
gâté l'esprit;
Vous n'êtes occupé que du soins
de leur plaire;
Votre Mylord Brumton vous rend atrabilaire.

D A R M A N T.

Ma sœur, je suis piqué, mais piqué jusqu'au vif,
L'amitié du Mylord me seroit précieuse,
En tout pour la gagner, on me vois attentif;

A ij

4 L'ANGLAIS A BORDEAUX ;

Mais sa fierté superbe & dédaigneuse
Rejette mes secours, s'indigne de mes soins,
Il aime mieux s'exposer aux besoins,
rendre sa fille malheureuse :
Il croit son honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.
Mais, mon frere, en cherchant à lui rendre ser-
vice,
Ne songeriez vous point à sa fille Clarice ?
Cette Angloise est charmante !

DARMA NT.
Epargnez-moi, ma sœur,
Et ne déchirez point le voile de mon cœur,
Si l'on me soupçonnoit... Il est vrai, je l'adore.
Je veux me le cacher, je veux quelle l'ignore :
L'amour dégraderoit la générosité.

LA MARQUISE.
Qui vous fait donc agir ?

DARMA NT.
L'humanité.
J'ai plongé dans la peine une noble Famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets ?
Brumton part de Dublin pour Londres avec sa
fille ;

Il embarque avec lui ses plus riches effets.
La Frégate que je commande,
Croisant sur les côtes d'Irlande,
Rencontre son Vaisseau, l'atteint & le combat.
Brumton, qu'aucun danger n'allarme,
Soutient notre abordage & montre avec éclat
L'activité d'un chef & l'ardeur d'un soldat ;
Il fond sur moi, me blesse & ma main le défarme,
Il veut braver la mort, je prends soin de ses jours.
A l'Ennemi vaincu, l'honneur doit des secours.

COMEDIE.

5

LA MARQUISE.

Fort bien, mon frere.

DARMANT.

Enfin, nous avons l'avantage,
 Son vaisseau coule à fond, & l'on n'a que le tems
 De sauver sur mon bord les gens de l'équipage.
 Je reviens à Bordeau, où mes soins vigilans
 De ces infortunés soulagent la misere ;
 Mais Brumton se refuse à mes empressemens.

LA MARQUISE.

Moi j'aime assez ce caractere.
 Il est brusque... mais il est franc.
 Sa fierté qui paroît choquer la politesse,
 Releve en lui l'air de noblesse
 D'un homme qui soutient son rang.
 Si son maintien est froid... ses yeux ont de la
 flamme,

Et je lui crois une belle ame.
 Il n'a pas quarante ans cet homme ?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez son ami.

DARMANT.

Mes soins sont superflus ;
 Ses principes outrés d'honneur patriotique,
 Sa façon de penser qu'il croit Philosophique,
 Sa haine contre les François,
 Tout met une barriere entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétend la briser : oui vous pouvez m'en croire.
 Pour vous, pour moi, pour notre gloire
 Il reviendra de sa prévention.
 Il s'agit de l'honneur de notre Nation.
 Nous verrons donc ce Philosophe,

A iij.

6 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

Et s'il veut raisonner, c'est moi qui l'apostrophe.
Je philosophe aussi, quand je veux, tout au mieux.

D A R M A N T.

Plaisantez-vous ?

L A M A R Q U I S E.

Moi ? Point du tout mon frere,
Et cela devient serieux.

Allez, allez, laissez-moi faire.

Doutez vous des talens que j'ai ?

Par un ridicule contraire,

Un ridicule est souvent corrigé.

Vous voyez bien que je me rend justice ;

J'entreprend le Mylord, vous poursuivez Clarice,

Il est honteux pour vous, pour un François

d'aimer sans espoir de succès ;

Cependant, obligez le Mylord en silence.

Et cherchez des moyens secrets.

D A R M A N T.

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;

D'un bienfait divulgué, l'amour propre s'offense

Le valet Robinson est dans mes intérêts,

Par son moyen son Maître a touché quelques
sommes

Sous le nom supposé d'un patriote Anglois.

L A M A R Q U I S E.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les
hommes.

D A R M A N T.

J'apperçois Robinson ; viens-ça

SCENE II.

DARMANT, ROBINSON,
LA MARQUISE.

ROBINSON.

B On jour, Monsieur;
Bon jour, Madame. Ah! le bon frere
Que vous avez-là! le bon cœur!
Sans lui nous étions mort, j'espere.

DARMANT.

Paix! je t'ai défendu..

ROBINSON.

Quel François obligeant!
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent;
Il est notre unique ressource.

Je crois toujours lui voir ouvrir sa bourse,

En me disant, tiens Robinson,

Prends, mon ami; prends sans façon.

DARMANT, *lui donne de l'argent.*

Prends donc & te tais.

ROBINSON.

Oh! je n'ai garde de dire ...

LA MARQUISE.

Que fait ton Maître?

ROBINSON.

Il pense.

DARMANT.

Et Clarice?

ROBINSON.

Soupire.

LA MARQUISE.

Penser, soupirer! pauvres gens!

A iv

8 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

C'est fort bien employer le tems.

ROBINSON.

Clarice s'amusoit à lire

Un de ces beaux Romans qu'on fabrique à Paris;
Tout en rêvant, s'est approché mon maître,
Un ouvrage François ! dit-il d'un air surpris;
Et le Roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Cet homme a l'esprit juste.

ROBINSON.

„ Occupez-vous de Lock,
„ Ma fille, lisez Clarck, Swit, Newton, Bolingbrock.
„ Songez que vous êtes Angloise:
„ Apprenez à penser... Puis ayant dit ses mots,
Il s'enfonce dans une chaise,
Pour réfléchir plus à son aise,
En décidant que vous êtes des fots.

LA MARQUISE.

Cet homme est singulier.

ROBINSON.

C'est la vérité pure;
Et je n'ajoute rien, Madame, je vous jure.

LA MARQUISE.

Mais quelquefois, Mylord t'a-t-il parlé de moi.

ROBINSON.

Toujours Beaucoup; il dit, Madame...

LA MARQUISE.

Quoi?

ROBINSON.

Il dit qu'il vous trouve bien folle,
Et que c'est grand dommage.

LA MARQUISE

Bon!

Je conclus sur cela que mon esprit frivole
Va lui faire entendre raison!

D A R M A N T.

Que pense t-il de la lettre de change?

R O B I N S O N

Il la croit véritable & n'y voit rien d'étrange.

D A R M A N T.

Elle est bonne en effet; c'est de l'argent comptant

R O B I N S O N.

Pouren toucher la somme, il m'envoie à l'instant.

D A R M A N T.

Vas donc chez mon Banquier, mais que chacun ignore...

R O B I N S O N.

Ne craignez rien, j'ai fait passer encore

L'effet sous le nom de Sudmer,

Négociant de Londres & son ami très-cher:

Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce service,

Hâtera le moment de lui donner Clarice.

D A R M A N T.

Clarice à Sudmer?

R O B I N S O N.

Oui. Monsieur tout à la fois,

Au lieu d'une personne en obligera trois,

Et Clarice sur tout qui deviendra la femme...

D A R M A N T.

C'en est assez, va-t'en. (*A part.*) Quel coup fatal!

S C E N E I I I.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

Comment! vous travaillez au bonheur d'un Rival?

Mais rien n'est si plaisant.

10 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

D A R M A N T.

Raffermissiez mon ame,
Je crains de me trahir, & je dois résister.
Je suis impétueux, je me laisse emporter;
Et vous sentez trop bien qu'il faut cacher ma
flamme.

L A M A R Q U I S E.

Quelle éclate plutôt, livrez-vous à l'espoir.
Quel est donc ce Sudmer? Pour entrer en balance
Avec les agrémens que vous pouvez avoir?
Vous méritez la préférence,
Le don de plaire est votre lot,
L'excès de modestie est défaut à votre âge,
Soyez plus confiant, plus François en un mot;
Faites sentir un peu votre avantage.

D A R M A N T.

Qui s'éleve est un fat.

L A M A R Q U I S E.

Qui s'abaisse est un sot.
Cette délicatesse à la fin peut vous nuire,
Et vous avez besoin de vous laisser conduire.
Feu mon mari, le Marquis Floricourt
Qui passoit pour un agréable,
Me consultoit pour être aimable:
Je l'ai rendu l'homme du jour;
Ainsi par mes conseils . . .

D A R M A N T.

Souffrez que je m'en passe.
Tout ce que je demande est un profond secret.

L A M A R Q U I S E.

Eh! bien on se taira, Monsieur l'amant discret,
Je vous livre à vous-même.

D A R M A N T.

Oui, faites-m'en la grace.
Tout espoir m'est ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.

SCENE IV.

DARMANT, LA MARQUISE,
CLARICE.

CLARICE.

M Adame, j'ai recours à vous.
 Mon pere s'abandonne à la mélancolie.
 Tout lui déplaît, l'inquiète, l'ennuie.
 Hélas! rendez son fort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui? Moi? Très-volontiers.

DARMANT.

O Ciel! que faut-il faire?

Parlez.

CLARICE.

Je n'en sçais rien; mais cependant j'espere.
 Tantôt plongé dans un chagrin mortel,
 Il vous entend de la salle voisine,
 Jouer au Clavecin un Concerto d'Indel,
 Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine;
 Il écoute, il admire, & vos savans accords
 Sont comme autant de traits de flammes.
 Notre Musique Angloise excite ses transports:
 Pour la premiere fois, je vois ici, Madame,
 Le plaisir dans ses yeux & le jour dans son ame.

DARMANT.

Ma sœur, ma sœur, courez au Clavecin.

LA MARQUISE.

Monsieur Darmant, il n'est pas nécessaire:

12 L'ANGLAIS A BORDEAUX,
S uivez votre projet; pour moi, j'ai mon dessein,
Adieu. Qu'il est nigaut! mais c'est pourtant mon
frere.

SCENE V.

CLARICE, DARMANT.

D A R M A N T.

R Estez, belle Clarice; ah! que vous m'êtes
chere!

C L A R I C E , *avec fierté.*

Moi, Monsieur?

D A R M A N T.

Oui, vous, par l'attachement.

Que vous montrez pour un si digne pere.

Je l'estime, je le révere.

C L A R I C E.

Il le mérite.

D A R M A N T.

Affurement;

Mais toujours à mes vœux le verai-je contraire?

C L A R I C E.

Vos vœux? je ne vois pas que ce soit son affaire.

D A R M A N T , *avec ardeur.*

Ah! l'amour...

C L A R I C E , *fierement*

Quoi, Monsieur?

D A R M A N T , *se moderant,*

L'amour propre blessé

Devrait gémir dans mon cœur offensé,

Des efforts impuissants que j'ai fait pour lui plaire.

COMÉDIE.

13

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT. *à part.*

Je ne m'observe pas.

CLARICE.

Est-il quelque mystere?

DARMANT.

Quelque mystere? Nullement;

Mais je fais que Mylord me hait & me déteste

Vous partagé ce cruel sentiment?

CLAIRICE.

La haine! ah! c'est je crois, le plus cruel tourment;

Et mon cœur n'est point fait pour cet état funeste.

(*A part.*) Je devrais fuir l'amour également.

Monsieur, croyez-vous que j'approuve

Ces injustes préventions

Qui divisent nos nations?

J'honore la vertu par tout où je la trouve.

DARMANT, *vivement,*

Oui, la vertu; vous l'inspirez;

Et votre Pere aussi: c'est vous qui la parez;

Vous la représentez affable & circonspecte;

Elle a pris tout vos traits, afin qu'on la respecte.

J'ai, pour servir l'Etat recherché de l'emploi;

Avec ardeur j'ai désiré la guerre;

Vos malheurs l'ont rendu un vrai fléau pour moi;

Et c'est depuis que je vous voi,

Que la paix me paroît le bonheur de la terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi

A des paroles si flateuses.

C'est votre fille à tous. Votre premiere loi

Est de nous prodiguer des louanges trompeuses.

14 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

L'art dangereux de la séduction
Est le trait principal qui vous caractérise;
Cet art que chez-nous on méprise,
Fait partie, en ces lieux, de l'éducation:
Et cette fausseté que l'agrément déguise...

D A R M A N T.

Justement; du Mylord voilà les préjugés;
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez.
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai couroux.

C L A R I C E.

En critiquant votre patrie,
Je voudrais que le trait ne portât point sur vous.

D A R M A N T.

Quoi! vous m'excepteriez?

C L A R I C E.

Non vraiment, je n'ai garde;
Je voudrais seulement pouvoir vous excepter.

D A R M A N T.

Mais, de ma bonne foi, qui vous ferait douter?
Peut-on n'être pas vrai, lorsque l'on vous re-
garde?

C L A R I C E.

Ah! vous reprennez le jargon!
De ce moment je vous laisse.

D A R M A N T.

Non, non
Encore un seul instant demeurez, je vous prie.

C L A R I C E.

J'y consens; mais sur tout aucune flatterie.

D A R M A N T, *très-modérément.*

Eh! bien, Clarice, je promets

Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaisent.

(Avec une froideur contrainte.)

Il faut, a votre égard, que les désirs se taisent.
Vous leur imposez trop, & mon dessein n'est
point . . .

CLARICE, *d'un air piqué.*
Ah! Monsieur, je vous rend justice sur ce point.

DARMANT.
Vous avez bien raison, oui; mais daignez m'en-
tendre :

L'estime peut unir des esprit opposés.

CLARICE.
Oui; mais quand deux pays sont aussi divisés,
Il ne faut pas de sentimens plus tendre.

DARMANT, *avec modération; mais cette
modération se perdant par degré, mene à la plus
grande vivacité pour finir la tirade.*

Aussi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays différent.
C'est la diversité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement;
Les loix sont des frains salutaires
Qu'il faut varier prudemment,
Suivant chaque climat, chaque tempérament.
Ce sont des regles nécessaires,
Pour que l'on puisse adopter librement
Des vertus même involontaires;
Mais ce qui tient au sentiment,
N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage
Tous les hommes également
S'accordent pour en faire usage.
François, Anglois, Espagnol Allemand

16 L'ANGLAIS A BORDEAUX ;

Vont au-devant du nœud que le cœur leur dé-
note :

Ils sont tous confondus par ce lien charmant ;
Et quand on est sensible , on est compatriote.

Malheur à ceux qui pensent autrement :

Une ame seche , une ame dure

Devrait rentrer dans le néant ;

C'est aller contre l'ordre. Un être indifférent

Est une erreur de la Nature.

CLARICE, *avec vivacité.*

Il est bien vrai, Monsieur . . .

DARMANT, *plus vivement encore.*

Ah ! Clarice !

CLARICE, *très-froidement.*

Il suffit.

Que voulez - vous prouver ? Que voulez - vous
entendre ?

DARMANT.

Moi , j'ai trop de respect, je n'ai rien à préten-
dre.

CLARICE, *à part.*

Me ferois-je trahie ?

DARMANT, *à part.*

O ciel j'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entend mon pere.

DARMANT.

Ma présence

Pourroit l'importuner , & je dois l'éviter.

Je craindrais d'impatienter

Un sage, dont je veux gagner la confiance.

SCENE

SCENE VI.

CLARICE, LE MYLORD.

LE MYLORD.

ON n'y saurait tenir: quel peuple! quel pays!

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encore mon pere?

LE MYLORD.

Je me sens transporté d'une juste colere;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris.

Chanteurs importuns! double traitres,
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Incessamment, exprès, passent sous mes fenêtrés,
Pour me troubler dans mes ennuis.

Tous les jours des sauts, des gambades,
Et tous les soirs des sérénades.

Quand pourrai-je sortir du cahos où je suis?

CLARICE.

Les François sont gais par usage:
De votre sombre humeur écartez le nuage.

LE MYLORD.

Tandis que la discorde en cent climats divers,
De tant d'infortunés écrase les aziles,

Le François chante; on ne voit dans ses
villes,

Que festins, jeux, bals & concerts.

Quel Dieu le fait jouir de ces destins tranquilles?
Dans le sein de la guerre, il goûte le repos;

Sans peines, sans besoins & libre sous un Mas-
tre;

B

18 L'ANGLAIS A BORDEAUX,
Le François est heureux, & l'Anglois cherche à
l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être aussi.

LE MYLORD.

Ma fille, laissez-moi.
J'ai besoin d'être seul.

CLARICE.

Toujours seul! & pourquoi. . .

(Le Mylord fait un signe de la main,
& Clarice se retire.)

SCENE VII.

LE MYLORD, seul.

JE me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour son
Roi,

Tout entier à l'honneur sa principale loi,
Fidèle à ses devoirs; au plaisir son idole,
Des momens les plus chers il consacre l'emploi.

(Il s'assied, & après un moment de silence, il
jette les yeux sur une pendule.)

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi! l'art à décoré jusqu'à cette pendule!
On couronne de fleur l'interprete du tems,
Qui divise nos jours, & marque nos instans!
Tandis que tristement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance:
Le François entraîné par de légers desirs,

Ne voit sur se cadran qu'un cercle de plaisirs.
O ciel! est-il tourment plus rude?

(*Un Valet du Mylord entre avec des sacs.*)

Qui vient encore ici troubler ma solitude?

Quoi toujours! ah! c'est de l'argent.

Je le reçois dans un besoin urgent;

Des secours étrangers il m'épargne la honte.

Tu ne t'es pas trompé? Sans doute j'ai mon
compte?

LE VALET.

Oui, Mylord.

LE MYLORD.

Relisons la Lettre de Sudmer.
O généreux Anglois, que tu me deviens cher?

(*il lit.*)

„ Mylord, vous devez avoir besoin d'argent
„ dans la situation où vous êtes; je vous en-
„ voye une lettre de change de deux mille gui-
„ nées. Je compte trop sur votre amitié pour
„ ne pas être sûr que vous n'offenserez pas la
„ mienne par un refus. Mon bras est assez bien
„ remis, je n'ai pas encore la liberté d'écrire
„ moi-même; ne me faites point de réponse,
„ je m'embarque pour la Caroline, nous nous
„ verrons à mon retour.“

(*Après avoir lu, il dit:*)

Les bienfaits de Darmant pour moi sont une
offense;

Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.

Que mon sort est heureux! d'ici je va is sortir:

Oh! j'y mourrais d'impatience.

Porte ces sacs dans mon appartement;

B ij

20 L'ANGLAIS A BORDEAUX,
Et dit à Robinson d'aller en diligence
chercher un autre logement,
Pour vivre seuls dans l'ombre & le silence.

SCENE VIII.

LE MYLORD, ROBINSON,
LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'Est penser merveilleusement.
Vous voulez nous quitter: j'en décide autrement.

Vous paroissez surpris, Monsieur?

LE MILORD, *froidement.*
J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un singulier être.

Quoi! depuis un mois environ

Que vous logez dans la maison...

LE MYLORD.

C'est à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connoître!

Quatre ou cinq fois, je vous ai vû paroître:

Quatre ou cinq fois, vous avez dit deux mots,

Encor placé mal à propos.

LE MYLORD.

J'en ai trop dit, Madame, & votre caractère

S'accorde mal, sans doute, avec le mien.

Je craindrois d'ennuyer.

LA MARQUISE.

Il se pourroit très-bien ;
Mais pour se rapprocher , se convenir , se plaire
Fort souvent il ne faut qu'un rien.

Vous avez ce qu'il faut pour être un homme,
aimable,

Et vous vous efforcez pour être insoutenable !

Oh ! je vous entreprends . . . mais écoutez-moi
donc.

Demeurez, Je le veux.

LE MYLORD.

Madame prend un ton . . .

LA MARQUISE.

Qui me convient, je suis femme & fran-
çoise.

LE MILORD, *regardant la Marquise
avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Causons, Mylord, ne vous
déplaise.

LE MYLORD.

Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous,
Et vous me repondrez, si vous pouvez.

(*Retenant le Mylord qui veut s'en aller.*)

Tout doux !

LE MYLORD.

Je répond mal.

LA MARQUISE.

Eh ! bien, tout à votre aise.

22 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

On ne se gêne point chez nous.
En qualité d'homme qui pense,
Je ne crois pourtant pas que Monsieur se dif-
pense
D'éclairer ma raison, mon cœur & mon esprit:
Vous êtes Philosophe, à ce que l'on m'a dit:
Communiquez un peu votre science.

LE MYLORD.

Je pense pour moi seul.

LA MARQUISE.

Ah! quelle inconséquence;
En vain le Sage réfléchit,
Si la Société n'en tire aucun profit;
On doit la cultiver pour elle, pour soi-même.
Eh! laissez-là vos songes creux;
La meilleure morale est de se rendre heureux.
On ne peut l'être seul avec votre système.
Mon instinct me le dit, & mon cœur encor
mieux.

La chaîne des besoins rapproche tout les hom-
mes,

Le lien du plaisir les unit encor plus.

Ces nœuds si doux pour vous sont-ils rom-
pus?

Pour être heureux, soyez ce que nous som-
mes.

LE MYLORD.

O ciel! à des traverses on me verroit soumis!
Madame, excusez-moi? mais vous m'avez per-
mis

LA MARQUISE.

Eh! oui, de tout mon cœur j'excuse;
Ne nous ménagez pas, Monsieur, cela m'amuse,

LE MYLORD.

Je suis charmé, Madame, & selon votre avis
Je dois me réformer, devenir sociable,

COMEDIE.

Renoncer au bon sens pour être un agréable.

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à se rendre amusant.

LE MYLORD.

Suis-je fait pour être plaisant ?

Connaissez mieux l'Anglois, Madame; son génie

Le porte à de plus grands objets.

Politique profond, occupé de projets,

Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.

Le moindre Citoyen attentif à ses droits,

Voit les papiers publics; & régit l'Angleterre;

Du Parlement compte les voix;

Juge de l'équité des Loix,

Prononce librement sur la paix ou la guerre,

Pese les intérêts des Rois,

Et, du fond d'un café, leur mesure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaisant mille fois:

Trop au dessus de nous sont ces graves emplois.

Libre de tout soin inutile,

Nos heureux Citoyens respirent le repos:

La surface des mers voit agiter ses flots;

Mais la profonde arène est constante & tranquille.

Jouissez comme nous.

LE MYLORD.

Mais d'un si doux loisir.

Quel est le fruit?

LA MARQUISE.

Le plaisir.

LE MYLORD.

Le plaisir.

J'entends, & si je veux vous plaire,

Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,

Jouer le rôle fatigant

D'un joli petit maître, & d'un fat élégant.

Ah! lors que de penser on a pris l'habitude:...

24 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

L A M A R Q U I S E.

On est sot avec art, maufade avec étude.

L E M Y L O R D.

Il faut avoir l'esprit bien faux,
Pour se prêter à cette extravagance.

L A M A R Q U I S E.

Je m'i prête bien, moi.

L E M Y L O R D.

La bonne conséquence.

L A M A R Q U I S E.

Si vous vous arrêtez à ses légers défauts,
Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très-am-
ple.

Nous avons mille originaux.

Je pourrais vous citer . . . moi, Monsieur, par
exemple. . .

L E M Y L O R D.

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.

L A M A R Q U I S E.

Je parois ridicule à vos yeux, je le voi;
Mais, tout considéré, quel est le ridicule?
Sous des traits différens dans le monde il circule;
Mais, au fond, quel est-il? une convention,
Un phantôme idéal, une prévention;
Il n'existia jamais aux yeux d'un homme sage:

Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'usage:
L'usage est pour les mœurs, les habits le langage;
Mais je ne vois point les rapports
Qu'il peut avoir avec notre ame.

L'homme est homme partout: si la vertu l'en-
flamme,

C'est mon héros, je laisse les dehors.

Quoi! toujours notre esprit fantafque
Ne jugera jamais l'homme que sur le masque!

Nous

Nous avons des défauts, chaque peuple a les siens.

Pourquoi s'attacher à des riens ?
Eh! oui, des riens, des miseres, vous dis-je,

Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur,
C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corrige,
Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.

LE MYLORD.

Comment! vous êtes Philosophe!

LA MARQUISE, *gaiment.*

Moi! je ne connois point les gens de cette étoffe
Ni ne veux les connoître, ils sont trop en-
nuyeux;

Je cherche à m'amuser, cela me convient mieux.

LE MYLORD, *avec un peu d'humour.*

Toujours l'amusement!

LA MARQUISE.

Oui, Mylord hypocondre.
Je pourrais censurer les usages de Londres,

Comme vous attaquez nos goûts;

Mais je ris simplement & de vous & de nous.

Que les Anglois soient tristes, misan-
thropes,

Toujours avec nos contrastés,

Cela ne me fait rien; leurs sombres enveloppes
N'offusquent point d'ailleurs leurs bonnes qua-
lités.

Ils sont francs, généreux braves; je les estime.

LE MYLORD, *avec chaleur.*

Quoi! Vous estimez les Anglois?

C

26 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

LA MARQUISE.
Affurément! ils ont une ame magnanime,
De l'honneur, des vertus, & je fais d'eux des
traits. . . .

LE MYLORD.
Vous me charmez.

LA MARQUISE, *à part.*
Bon, son humeur s'appaise.

LE MYLORD.
Comment donc, vous pensez?
LA MARQUISE.
Qui? Moi? je n'en fais rien.

LE MYLORD.
Ah! vous me séduiriez si vous étiez Angloise.
Je goûte dans votre entretien. . .

LA MARQUISE.
Je ne veux point penser, Monsieur, c'est un
ouvrage.

Ce que je dis, part de l'esprit, du cœur,
De l'ame, dans l'instant, en vous laissant l'hon-
neur
D'une pretention qui ne convient qu'au Sage.

LE MILORD, *prenant la main
de la Marquise.*
Vous en avez, Madame, un plus grand avan-
tage.

LA MARQUISE.
Que faites-vous! (*A part.*) Il est déconcerté.

LE MYLORD, *à part.*
Je demeure interdit; je crois, en vérité,
Que mon cœur malgré moi. . .

LA MARQUISE, *à part.*
Cet essai m'encoura ge

(Haut.) Mais jem'arrête ici, je pense qu'il est tard,

LE MYLORD, *l'arrêtant.*

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part,
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.

Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me
connoître.

L A M A R Q U I S E.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?

Cessez de chercher des raisons

Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.

Vous pensez, & nous jouissons.

Laissez-là, croyez-moi, votre Philosophie.

Elle donne le spleene, elle endurecit les cœurs;

Notre gaité, que vous nommez folie,

Nuance notre esprit de riante couleur,

Par un charme qui se varie:

Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;

C'est un printemps qui fait naître les fleurs.

Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,

Je ferai mieux de l'éviter.

(On entend le son des tambourins.)

Qu'entends-je encor! quel affreux tinta-
mare!

C ij

SCENE IX.

LE MYLORD, LA MARQUISE,
UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

Marquise, eh! donc, nous allons répéter?

LE MYLORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Le Mylord est des notres

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment je compte bien sur lui.

LE MYLORD.

Epargnez moi je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monfé dansé lé munuet?

LE MYLORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons
parfait.

LE MYLORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Diffimulez votre misantropie.

(*Bas au Mylord.*)

(*Au Bordelois.*)

Vous vous deshonnorez. Allez, je vous rejoins.

SCENE X.

LE MYLORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Rendez-vous digne de mes soins.

Une heure ou deux je veux bien faire treve?

Après cela je vous enleve.

Point de refus, ou bien vous me déplairiez
fort;

Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord.

Si nous extravagons, le plaisir nous excuse:

Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en a-
muse.



SCENE XI.

LE MYLORD, *seul.*

M'en voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'ail-
greur :

Car malgré son inconsequence,
Je m'apperçois quelle a bon cœur,
Et sans quelle y songe elle pense.

Oui, je la jugeois mal, & je sens mon erreur,
Allons, allons, Mylord, il faut que tu t'appai-
ses;

Fais effort sur toi-même, & pardonne aux Fran-
çoises.

On peut s'y faire... Ah! j'apperçois Darmant,
Et sa présence est un tourment.

SCENE XII.

LE MYLORD, DARMANT.

DARMANT.

Mylord, je vous annonce une heureuse nou-
velle.

C'est votre intérêt seul...

LE MYLORD.

Abrégeons. Qu'elle est-elle?

D A R M A N T.

Nous allons renvoyer des prisonniers Anglois
 Pour pareil nombre de François;
 Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans l'é-
 change;
 J'ai tant sollicité...

L E M Y L O R D,

Vous en ai-je prié?

D A R M A N T.

Je cherche à vous servir.

L E M Y L O R D, *à part.*

Cet homme est bien étrange!

D A R M A N T.

Quoi! mon empressement...

L E M Y L O R D.

M'a trop humilié:

Je ne veux rien devoir qu'à ma Nation même.
 M'obliger malgré moi!

D A R M A N T.

Quoi! toujours dans l'extrême.
 Vous ne prêtez à tout que de sombres couleurs!

L E M Y L O R D.

J'ai fait des dépêches pour Londres:
 Si la fortune à mes vœux peut répondre,
 Je trouverai sans vous la fin de mes malheurs;
 Je reste en attendant.

D A R M A N T, *à part.*

Me voilà plus tranquille.
 Avec regret je l'aurois vu partir.

(Haut.)

32 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

Ma maison est à vous.

LE MYLORD, *avec un soupir étouffé*

Non, non ; j'en dois sortir.

DARMA NT.

Pourquoi chercher un autre asile ?

Qui pourroit ici vous troubler ?

A-t-on manqué d'égard ?

LE MYLORD.

C'est trop m'en accabler.

DARMA NT.

Vous ne me rendez pas justice.

(*A part.*)

Auroit-il soupçonné mon amour pour Clarice ?

(*Haut.*)

Quelque nouveau sujet excite votre aigreur ?

Ah ! je sçais ce que c'est ; vous avez vu ma sœur.
Ses airs évaporés & sa tête légère. . . .

LE MYLORD.

(*A part.*) Veut-il interroger mon cœur ?

DARMA NT.

Oui, je conçois qu'elle a pû vous déplaire.

LE MYLORD.

A quoi bon votre sœur ? Je l'excuse aisément ;

Elle est d'un sexe. . . .

DARMA NT.

Oui, mais son caractère. . .

LE MYLORD.

M'en suis-je plaint ?

DARMA NT.

Non ; poliment. . .

LE MYLORD.

Je ne suis point poli.

DAR-

DARMANT.

Sachez que son système
Est de vous consoler, de vous rendre à vous
même.

Si je ne l'arrêtois, Monsieur journellement
Vous seriez obfédé.

LE MYLORD.

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT.

Non, je lui vais défendre expressément
De vous revoir.

LE MYLORD, à part.

Ah! quel acharnement!

DARMANT.

Je cours pour l'avertir...

LE MYLORD.

Il n'est pas nécessaire.

DARMANT.

Mais je dois réprimer l'indiscrete chaleur...

LE MYLORD.

Je fais ce que j'en pense, il suffit; serviteur.

DARMANT.

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laisse.
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié;
Mais je n'espere plus que votre haine cesse:
Du moins un peu d'estime, & je suis trop payé.

LE MILORD.

Eh! malgré-moi, Monsieur, vous avez mon
estime.

D

34 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

Je suis votre ennemi, mais sans vous mépriser.
Je ne suis point injuste, & ne puis refuser

Ce qui me paroît légitime.

Mais pour mon amitié, ne l'espérez jamais.

Dans ce tems de discorde l'entre Anglois & François,

Toute liaison est un crime:

De sa patrie on doit prendre l'esprit;

Qui s'en écarte, la trahit.

D A R M A N T.

Imitez donc votre patrie;

Et des préventions dont votre ame est nourrie,

Connoissez enfin les erreurs.

Nous allons voir cesser les fléaux de la guerre.

La paix doit réunir la France & l'Angleterre.

Et nous allons bientôt jouir de ses douceurs.

L E M Y L O R D.

La paix! la paix! quelle chimere!

On ne peut jamais l'espérer.

Des intérêts puissans doivent nous separer.

S C E N E X I I I.

LE MYLORD, UN VALET.

U N V A L E T.

MYlord, un Anglois vous demande:

L E M I L O R D.

Un Anglois! un Anglois! qu'il entre, & promptement.

SCENE XIV.

LE MYLORD, DARMANT,
SUDMER.

SUDMER, *gaiement & avec vivacité*

Vive, vive, Mylord! ah! quel heureux moment!

Je vous retrouve & ma joie est si grande. . .

LE MYLORD.

C'est vous mon cher Sudmer!

SUDMER.

C'est moi certainement.

DARMANT, *avec étonnement*

Sudmer! ah quel événement!

SUDMER, *considérant Darmant.*

Mais c'est vous-même aussi, je pense.

C'est vous, voilà vos traits; je rend grâce au hazard.

Cher Mylord, attendez.

LE MYLORD.

D'où vient donc cet écart?

SUDMER.

Le premier des devoirs est la reconnoissance.

(*A Darmant.*)

Le sort en cet instant a rempli mon espoir,

DARMANT.

Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

D ij

S U D M E R.

Je suis assez heureux moi pour vous recon-
noître.

D A R M A N T.

Mais je n'ai point d'idée. . . .

S U D M E R.

Aucune?

D A R M A N T.

Point du tout.

S U D M E R.

Je ne me trompe point; & j'y crois encore être.

L E M Y L O R D.

(A part.) Cet accueil n'est pas de mon goût.*(Darmant veut se retirer.)*

S U D M E R.

Ne vous en allez pas.

D A R M A N T.

Mais je dois par prudence. . .

S U D M E R.

Vous n'êtes pas de trop, cédez à mon instance,

Et songez que mes sentimens. . .

(Au Milord en lui montrant Darmant.)

C'est un homme des plus charmans,

C'est un homme d'espece unique.

L E M Y L O R D.

Charmant! charmant! parbleu, pour des êtres
pensans,

Voilà, sans doute un beau panégyrique!

S U D M E R.

Qu'entendez-vous?

L E M Y L O R D.

Cela s'entend sans qu'on l'explique.

Un homme n'est jamais charmant en bonne part,
Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard. . .

S U D M E R.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.

(A Darmant.)

Remettez-vous aussi mes traits ;

Rappelez-vous que je vous dois la vie.

Vous changeates pour moi la fortune ennemie.

(Montrant son cœur.)

Voilà le livre où sont écrit tous les bienfaits.

Vous êtes mon ami, du moins je suis le vôtre ;

C'est par vos procédés que vous m'avez lié :

Je m'en souviens, vous l'avez oublié :

Nous faisons notre change en cela l'un & l'autre.

D A R M A N T.

Mais vous vous méprenez, Monsieur.

S U D M E R.

Moi, point du tout ; moi, jamais me méprendre,

Quand la reconnoissance en moi se fait entendre,

Et m'offre mon libérateur.

Le sentiment me donne des lumières ;

Pour reconnoître un bienfaiteur,

Les yeux ne sont point nécessaires ;

Je suis toujours averti par mon cœur.

D A R M A N T.

Ah ! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

L E M Y L O R D.

Moi, je ne le vois pas.

S U D M E R.

Je vais vous en instruire.

Nous devons publier les belles actions :

Je montois un vaisseau de trente-huit canons,

Je fus près d'une côte accueilli d'un orrage,

Terrible, violent beaucoup :

J'étois prêt à faire nofrage,

Et les François avoient de quoi faire un beau coup.

Aussi, Monsieur en homme sage,

D ij

38 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

Lorsque les vents furent calmés,
Entira-t-il un très-grand avantage;
En nous voyant dématés, defarmés,
„ Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage;
„ Mais, pour en profiter, je suis trop généreux;
„ On n'est plus ennemis lorsqu'on est malheureux.
Bref, il me soulagea, m'obligea de sa bourse,
Me rendit mes effets avec la liberté:
Les bienfaits de son cœur couloient comme une
source.

Peut-on trop admirer sa générosité?

LE MYLORD, *avec humeur.*

Tout bienfait avec lui porte sa récompense;
On agit pour soi même en agissant ainsi.

(*Bas à Sudmer.*)

Je suis forcé de l'admirer aussi!

Mais sans tirer à conséquence.

D A R M A N T.

Jugez la nation avec plus d'équité.
Comme François mon premier apanage
Consiste dans l'humanité.

Mes ennemis sont-ils dans la prospérité:

Je les combat avec courage.

Tombent-ils dans l'adversité:

Ils sont hommes je les soulage.

S U D M E R.

Et! c'est ainsi qu'on pense avec un cœur loyal.

Je ne décide point entre Rome & Cartage:

Soyons humains; voilà le principal.

LE MYLORD.

Vous n'êtes pas Anglois.

S U D M E R.

Je suis plus je suis homme.

Qu'avez-vous contre lui? Cette froideur m'af-
fomme:

Esclave né d'un goût national ,
 Vous êtes toujours partial.
 N'admettez plus des maximes contraires ;
 Et, comme moi, voyez d'un œil égal
 Tous les hommes qui sont vos freres.
 J'ai détesté toujours un préjugé fatal.
 Quoi! parce qu'on habite un autre coin de terre,
 Il faut se déchirer, & se faire la guerre!
 Tendons tous au bien général.
 Crois moi, Mylord, j'ai parcouru le Monde.
 Je ne connois sur la machine ronde
 Rien que deux peuple differens.
 Savoir: les hommes bons & les hommes méchans.
 Je trouve par tout ma patrie
 Où je trouve d'honnêtes gens;
 En Cochinchine, en barbarie,
 Chez les Sauvages même: allons, soyons unis;
 Embrassons-nous comme trois bons amis.

(*A Darmant.*)

Vous ferez de ma nôce, au moins?

D A R M A N T.

Quoi?

S U D M E R.

Je l'exige.

Je vais me marier avec un vrai prodige,
 Fille aimable, dit-on, & qui me plaira fort:
 Je m'apprête à l'aimer. Quoi! cela vous afflige?

D A R M A N T.

Moi, je partage votre fort.

S U D M E R

Point de partage je vous prie,
 Sur tout si la fille est jolie.

D A R M A N T.

Je respecte les nœuds dont vous serez unis.

D i y

40 L'ANGLAIS A BORDEAUX,
LE MYLORD.

Ma fille, de ce mariage,
Sans doute sentira le prix ;
Je vais, sans tarder davantage,
La préparer en des instant si doux,
Sur l'honneur quelle aura de s'unir avec vous.

SCENE X V.

SUDMER, DARMANT.

SUDMER.

Vous connoissez l'objet qu'on me destine ?
Hein ? Mais, mon cher François, qu'est-ce qui
vous chagrine ?

Morbleu ! sèriez-vous mon rival ?
Comment ? Cela m'est bien égal :
Mais je veux savoir tout à l'heure . . .

DARMANT.

Monsieur, sur ce sujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez-vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monsieur, quoi qu'il en soit, vous n'avez rien
à craindre.

Clarice est adorable, & je pourrois l'aimer,
Sans que vous eussiez à vous plaindre.
(*A part.*) Tâchons encor de me calmer.

SUDMER.

Cependant je remarque un trouble.
Hein? Parlez, hein? Son embarras redouble.

DARMANT.

C'en est assez. Adieu, Monsieur,
Jouissez de votre bonheur,
Et de mes sentimens n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur:
Je ne vous dis rien davantage.

SCENE XVI.

SUDMER, *seul.*

C'est parler fierement; je prétends découvrir...
J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse.
Ah! j'apperçois Mylord, & sans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé: je la trouve fort belle,
Belle certainement!

SCENE XVII.

LE MYLORD, CLARICE,
SUDMER.

SUDMER.

Bon jour, Mademoiselle.
Je fuis Sudmer pour vous servir,

42 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

Et je viens remplir votre attente ;
Oui, oui. ma belle enfant, je vous épouserai ;
Je dis plus, je sens bien que je vous aimerai :

(Au Mylord.)

Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monfieur.

SUDMER.

Reste à favoir si je vous conviendrai.

M'aimerez-vous auffi ?

CLARICE.

Mais, Monfieur, je l'efpere.

Les volontez du Mylord font des loix.

La générofité de votre caractère,

Vos nobles procédés font honneur à fon choix ;

Et les vertus, fur mon cœur ont des droits

Préférable à l'amour même.

Lorsque de la raifon on écoute la voix,

On eftime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh! je fuis votre ferviteur.

En attendant! c'est bon pour qui pourroit attendre.

Mylord, je fuis pressé; Vous avez un vieux gendre

Qui n'a pas un instant à perdre, par malheur.

Je ne crois pas que l'amour, à mon âge.

Parle beaucoup en ma faveur;

C'est un arrangement que notre mariage.

Notre intérêt commun en aura tout l'honneur:

Cela ne fuffit pas; je crois quelle est fort sage:

Mais il se peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tout cas, je ferois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon! voilà le même langage

Que vient de me tenir Darmant.

LE MYLORD.

Darmant!

SUDMER.

Elle rougit, & je vois clairement...

N'est-il pas vraie, chere future?

Il se pourroit par aventure...

Hein?

LE MYLORD.

Sudmer, de pareils soupçons...

SUDMER.

Pour demander cela, Mylord, j'ai mes raisons.

LE MYLORD.

Mais Darmant est François, & ma fille est Angloise;

Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conséquence mauvaise:

Les François ont toujours l'art de se faire aimer.

Je les connois pour gens fort agréables;

Et qui plus est, encor, fort estimables,

Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

LE MYLORD.

Je fais comme ma fille pense,

Je réponds de son cœur: oui la reconnoissance

Quelle sent, comme moi de vos rares bienfaits,

Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie?

CLARICE.

Si ma main doit payer ces généreux secours...

SUDMER.

Je ne vous entens point, & je n'ai de mes jours...

LE MILORD.

Vous-même m'écrivez?

44 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

S U D M E R.

Point de plaisanterie.

LE MYLORD.

Moi, plaisanter!

S U D M E R.

Vous êtes fou, Mylord,
C'est depuis quelques jours que je fais votre sort.

LE MYLORD.

Mais cependant la chose est sûre,

Et votre lettre que voici;

Tenez.

S U D M E R.

Que veut dire ceci?

Ce n'est point là mon écriture.

LE MYLORD.

Je le fais bien; mais votre bras cassé.

S U D M E R.

Je n'ai pas eu le bras cassé.

LE MYLORD.

Qu'entends-je?

S U D M E R.

Certainement, vous n'êtes pas sensé.

LE MILORD.

Mais lisez donc, lisez. (*à part.*) Sa tête se dérange.

CLARICE.

Assûrement, je l'ai déjà pensé.

S U D M E R.

Je suis dans un couroux extrême.

Comment! quelqu'un a pris mon nom,

Pour faire une bonne action,

Que j'aurois pu faire moi-même?

Morbléu! c'est une trahison

Dont je prétend avoir raison,

Et vous avez reçu la somme? . . .

LE MYLORD.

Qui, d'un banquier.

SUDNER.

Nommé?

LE MYLORD.

Monsieur Argant.

SUDMER.

Il loge?

LE MYLORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme.

J'en aurai le cœur net; je reviens à l'instant.

SCENE XVIII.

LE MYLORD, CLARICE.

LE MYLORD.

Tout cela me paroît étrange!

D'où peut venir cette lettre de change,

Et ces autres effets que j'ai déjà reçus?

Ce n'est pas de Sudmer! je demeure confus.

Si ce n'est pas de lui, c'est d'un compatriote,

Qui veut m'obliger en secret.

Tel est l'Anglois, il cache le bienfait;

Exactement j'en conserve la note,

Pour m'acquiter de celui qu'on m'a fait;

Pour un homme d'honneur, c'est le plus grand

regret

Que de manquer à la reconnoissance,

Et payer un service est une jouissance.

Je ferai tant que nous ferons au fait.

Ah! ça, venons à vous ma fille.

46 L'ANGLOIS A BORDEAUX,

Sudmer par ses grands biens, relève ma famille:

Il vous fait un état certain;

Vous ne répugnez pas à lui donner la main?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MYLORD.

Vous soupirez, Clarice.

CLARICE,

Oui, mon pere, il est vrai.

LE MILORD.

Parlez sans artifice;

Parlez avec sincérité.

Ne dissimulez rien.

CLARICE

M'en croyez-vous capable?

Je ne fais point trahir la vérité,

Et qui dissimule est coupable.

Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher

Aux yeux indulgent de mon pere.

Est-il quelque secret, est-il quelque mystere

Que dans son sein je ne puisse épancher?

LE MYLORD.

A mes desseins vous verrois-je contraire?

CLARICE.

Non, je veux me soumettre à votre volonté:

En Angleterre un cœur n'est point esclave;

Le pouvoir paternel est chez-nous limité.

Mais ne soupçonnez pas que jamais je le brave.

Perissé cette liberté

Qui des parens détruit l'autorité.

Ah! je le sens, un pere est toujours pere:

Sur des enfans bien nés il conserve ses droits.

Quand le devoir en nous grave son caractère,

Rien ne peut effacer cette empreinte si chere.

En vain la liberté veut élever sa voix,

Et dans nos cœurs exiter le murmure;

La loi nous émancipe & jamais la Nature.

LE MYLORD.

Vous pensez bien; mais, dites-moi,
Où nous conduit cet étalage?

Sudmer, vous déplaît-il?

CLARICE.

Non, mon pere, mais...

LE MYLORD.

Quoi?

CLARICE.

J'épouserai Sudmer, si c'est votre avantage.

LE MYLORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE

Il aura donc ma foi.

Mais un autre à mon cœur.

LE MYLORD.

Expliqué ce langage;

Epouser celui-ci pour aimer celui-la!

Vous vous formez, ma fille, & j'apperçois déjà

Que de ce pays-ci vous adopté l'usage.

S'il vous plait rien de tout cela.

Quel est le nom du personnage?...

Dites-le moi.

CLARICE

J'en aurai le courage.

Malgré-moi mon cœur s'est soumis.

Les vertus d'un François...

LE MYLORD,

Un de nos ennemis!

CLARICE

Il ne l'est point; c'est Darmant, c'est lui-même.

LE MYLORD.

Qu'ai-je entendu? Ma surprise est extrême.
Je vois quel est le but de ses empressements.

48 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

CLARICE.

Arrêtez. Vos soupçon seroient trop offensans.
Rien ne m'a jusqu'ici fait connoître quil m'aime :
L'estime, le respect sont les seuls sentimens

Qu'il ait osé faire paroître.

Rien aussi de ma part n'a pû faire connoître

Le trouble secret de mes sens.

LE MYLORD.

A la bonne heure. Eh! bien puisque je suis le
maître.

Vous aimerez Sudmer, & je l'ai décidé.

Songez-y bien; j'ai commandé.

SCENE XIX.

LE MYLORD, SUDMER,

CLARICE.

SUDMER.

MA foi! moi n'y puis rien comprendre.
J'ai vu votre banquier, votre donneur d'argent;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.
Mais il bat la campagne, & n'a pû rien m'appren-
dre.

Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci,
Par un valet Anglois je serois éclairci.

LE MYLORD.

C'est mon valet sans doute

SUDMER.

Il peut donc nous instruire.

LE MILORD.

Robinson!

SCENE

SCENE XX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE,
ROBINSON.

ROBINSON.

Milord !

LE MYLORD.

Viens ici.

Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté ;
Ne cache point la vérité ;
Tu fais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON.

Mylord, c'est d'un de vos amis.

LE MYLORD.

De Sudmer ?

ROBINSON.

Oui, la chose est claire.

SUDMER.

De moi, maraut, de moi !

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te surprend en menterie ;
C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON.

Monsieur, j'en suis charmé.
Comment vous portez-vous.

E

50 L'ANGLAIS A BORDEAUX;

S U D M E R.

Qui peut avoir tramé
Une pareil fourberie?
Coquin j'ai donc le bras cassé?

Oh! je te ferai voir. . -

R O B I N S O N.

Doucement je vous prie.
Quoi! ce n'est donc pas vous dont le cœur bien
placé....

S U D M E R.

Non, non, certainement.

R O B I N S O N.

Eh! bien, c'est donc un autre.

S U D M E R.

Qui donc à pris mon nom,

R O B I N S O N.

Un nom tel que le vôtre
Doit faire honneur à l'amitié.

L E M Y L O R D.

De ce complot, le traître est de moitié!
Déclare vite, où je t'affomme;

R O B I N S O N.

Vous m'allez ruiner.

L E M Y L O R D.

Comment?

R O B I N S O N.

Oui c'est un fait.

De tems en tems, je reçois quelque somme
Pour m'engager à garder le secret.

L E M Y L O R D.

Ah! tu connois donc?

R O B I N S O N.

Oui, c'est un fort honête homme,
Qui veut vous obliger, & sans être connu.

Vous savez bien, Mylord, que je suis ingénu.
 Il m'a séduit & pour lui plaire,
 Robinson est fourbe & fausfaire.
 Oui, c'est de moi que vient toute l'invention;
 Mais c'étoit, je proteste, à bonne intention.

LE MYLORD.

En un mot, quel est-il?

ROBINSON.

Eh! bien, c'est, c'est ... notre hôte.

LE MYLORD.

Darmant!

CLARICE.

Darmant!

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action!

Ah! malheureux!

ROBINSON.

Je reconnois ma faute,

LE MYLORD.

Tu mérites punition.

Ecoute, aimeroit-il ma fille?

ROBINSON.

Oh! point du tout, Mylord, il n'oseroit;
 C'est générosité toute pure qui brille,
 Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous, Clarice, êtes vous instruite?

CLAIRICE.

Non, je vous jure, & je suis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprend rien à cela!

E ij

52 L'ANGLAIS A BORDEAUX ;

En vérité , son procédé m'étonne !

S U D M E R.

Moi, point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom , très-fort je lui pardonne.

L E M Y L O R D , à *Robinson*.

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.

S C E N E X X I.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE,
DARMANT.

L A M A R Q U I S E.

LA Paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.

La Paix ! ce mot seul fait du bien :
Elle est de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec transport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans se connoître on se salue,
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas ;
La joie en tout lieu répandue,
En animant les cœurs égale les états.

C L A R I C E.

Ce spectacle est charmant , j'en serois attendrie.

L A M A R Q U I S E.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Patrie.

Le vrai contentement déride tout les traits:
 La brillante gaité, ce fard de la Nature,
 Rajeunit les Vieillards, leur donne un air plus
 frais;

D'un coloris si doux la tinte vive & pure
 Partout imprime ses attraits;

C'est le bonheur qui fournit la peinture,
 Et le plaisir de l'ame embellit les plus laids.

La Marchande dans sa boutique
 Etale ses colifichets,

Répète à tout moment, la Paix, la Paix, la Paix!
 De Messieurs les Anglois j'aurai donc la pratique:
 Et sa petite fille, avec un air comique,
 Dit: ah! Maman, comment, c'est-il fait, un An-
 glois?

On rencontre plusloin des chanfonnier bien ivres
 Raclant du violon & braillant des couplets.

Bons, excellens, quoi que mauvais,
 Et qui surpassent de gros livres,
 Parce que le cœur les a faits.

En un mot, vous verrez que nous autres François,
 Notre plus grand plaisir est d'adorer nos Maîtres;
 C'est l'Amour qui prend soin d'éclairer nos fe-
 nêtres.

Le sentiment, voilà notre premiere loi:

Eh! qui l'éprouve plus que moi?

Je danserai la nuit entiere,

Je donnerai le ton, & serai la premiere

A bien crier, vive le Roi.

LE MYLORD.

Vous m'enchantez, Madame la Marquise:
 De mon esprit chagrin vous changez la couleur;
 Je sens que la gaité, qui vous caractérise,
 Ne peut se rencontrer qu'avec un très-bon cœur.
 Darmant, nos Nations sont reconciliées:

E iij

54 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

Par vos traits généreux vous m'avez corrigé;
Et l'amitié surmonte enfin le préjugé:
Que par cette amitié nos maisons soient liées.

D A R M A N T.

Ah! Mylord je vous suis attachez pour jamais.

L E M Y L O R D.

Ces secours détournés qu'avec tant de noblesse
Vous m'avez iû fournir par des moyens secrets,
Pour ne point faire ombrage à ma délicatesse,
Je les acquitterai bientôt grace à la Paix:
Mais mon cœur en païra toujours les intérêts.

D A R M A N T.

Daïgnez me regarder comme de la famille.

L E M Y L O R D.

Monsieur pour vous marquer combien vous m'êtes
cher,

Vous signerez le Contrat de ma Fille,
Que, dès ce soir, je marie à Sudmer.

L A M A R Q U I S E, *riant.*

A cette faveur-là mon frere est bien sensible.

D A R M A N T, *à part.*

O Ciel!

L E M Y L O R D.

Darmant soupire, & la Marquise rit!
Mais cela n'est pourtant ni triste, ni risible.

L A M A R Q U I S E.

Mais c'est que mon cher frere & sot sans contredit:

Je m'y connois; tenez, admire la statue!

DARMANT, à part.

Ma sœur.

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'est qu'il est amoureux de votre Pretendue ;
 Mais grave soupirant, discret silencieux,
 Le respect a toujours étouffé sa parole,
 Et tristement comme un idole,
 Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux.

SUDMER.

Mylord, je pourroit faire une grande sottise.
 D'épouser votre fille: elle est fort à ma guise ;
 Mais, Monsieur pourroit bien être à la sienne aussi ;
 Un petit peu, n'est-ce pas ? Hein ? j'en pense
 Et je vois que dans tout ceci,
 Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
 Sous mon nom il a scu saisir l'occasion
 D'avoir pour vous, Mylord, un procédé fort bon.
 Si je deviens le mari de Clarice ;
 Il est homme, peut être, à rendre encor service :
 Je suis accoutumé d'être son prête nom.

LE MYLORD.

Darmant je vous prend pour mon gendre.

CLARICE.

Ah! mon pere.

DARMANT.

Ah! Monsieur, en cet heureux instant,
 Que j'ai de grâce à vous rendre!
 Je suis de l'Univer l'homme le plus content.

E iv

S U D M E R.

Cette alliance est fort bien assortie.

D A R M A N T.

Ma sœur, en même-tems, devoit
Consentir à vous être unie;
Ce double hymen ne laisseroit
Aucun soupçon d'antipathie.

L A M A R Q U I S E.

Je craindrois que Mylord ne fut triste & jaloux.

L E M Y L O R D.

La proposition, il est vrai, m'intimide;
Mais cependant, Madame, croyez-vous
Qu'une Françoise, ayant l'esprit vif & rapide;
Puisse y joindre en effet, par un accord bien doux,
Un caractère assez solide
Pour faire constamment le bonheur d'un époux?

L A M A R Q U I S E.

Avant que de répondre, en faisant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglois, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable & vertueuse;
Ait assez de douceur, de liant dans l'esprit
Pour la rendre constante en la rendant heureuse;
Pour qu'elle s'applaudisse, enfin d'être avec lui?
On ne peut guère avoir une femme fidelle,
Qu'en attirant l'amusement chez elle.
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

L E M Y L O R D.

Marquise, courrons-en le risque l'un & l'autre;

Vous verrez un amant dans un époux soumis,
Et quand la Paix confond ma Patrie & la vôtre,
Tous mes préjugés sont détruits.

S U D M E R.

Daignez mon cher Darmant, en cette circon-
stance,

Me soulager du poids de la reconnoissance:

Je sens que je suis vieux, je me vois de grands
biens;

Je n'ai point d'héritier, soyez tout deux les
miens...

Point de remerciemens, ce seroit une offense.

Si je vous sçais heureux, mes amis, c'est assez:

C'est-vous, c'est vous qui me récompensez;

Mais j'entends retentir les cris de l'allégresse:

Courrons tous: le plaisir du cœur

S'augmente encor par le commun bonheur.

L A M A R Q U I S E.

Mylord j'en pleure de tendresse;

Le courage & l'honneur rapprochent les pays;

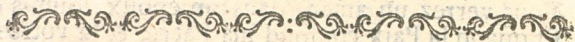
Et deux Peuple égaux en vertu, en lumiere,

De leurs divisions renvercent les barrières,

Pour demeurer toujours amis.



DIVER-



DIVERTISSEMENT.

ON entend une Symphonie & des acclamations qui annoncent une Fête publique.

Le Théâtre représente la vue du Port de Bordeaux. On voit des Vaisseaux ornés de Guirlandes & de Banderoles. Des peuples de différentes Nations exécutent une Fête. Anglois, François, Espagnols, Cantabres, Portugais, &c. caractérisés par des habits Pittoresques, composent diverses danses variés à la mode de leur pays, au bruit des salves d'Artillerie. On chante; toutes les Nations s'embrassent; la Fête se termine par un Ballet général.



R O N D E.



Nous avons la Paix, Nos craintes cessent, les jeux re-



naissent : Nous a- vons la Paix: Ce jour est le jour
F I N.



des bien-faits. Nos maux finissent, Nos cœurs s'u-



nissent, Vivons en freres: Jamais de guer- re :



Que les François devienne Anglois: & l'Anglois,

60 L'ANGLAIS A BORDEAUX.



François *Au Chœur.* Par nos accords, Par nos tranf-



ports, Nous donnons un exemple au Mon-de :



Peuples divers : De l'Univers, Venez dan-fer en



Ron-de. *Au Chœur.* Nous avons etouffé la



haine; une é- gale ardeur nous entraîne. Em-



brassons-nous; Embrassons-nous; Le même



noëud nous unit tous. Formons u- ne chaîne



Qui dure à ja- mais. *Au Chœur.*

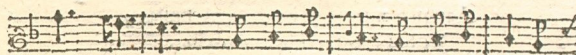
VAUDEVILLE.



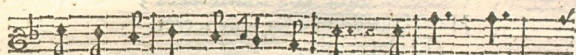
Voici le jour de l'allegresse, Le plus beau de nos



jours; plus de sou-cis, plus de tristesse; Regnez, Plai-



sirs, A-mours, Chacun re-pette avec i-yresse



Ce mot si cher, si plein d'attraits: La Paix, la}



Paix; La Paix, la Paix.

I I.

Gens à Manteau, Gens de Finance,
 Nous gémissons pour vous:
 Nos Officiers par leur présence
 Vont vous éloigner tous;
 Le vial n'est pas si grand qu'on pense:
 Si vous voulez être discrets,
 Eh! Paix, Paix, Paix!
 La Paix, la Paix.

I I I.

Ne foyez plus , Sageſſe auſtere ,
 En guerre avec l'Amour ,
 C'eſt un enfant , laissez-le faire ,
 Paſſons-lui quelque tour.
 Eſt-ce le tems d'être ſévère
 S'il lance en cachette ſes traits ?
 Eh! Paix , &c.

I V.

Accourez tous près de vos Belles ,
 Volez , Guerrier , Amans ,
 Elles vous ſont toujours fidelles ,
 Croyez-en leur fermens ;
 Conſolez donc vos tourterelles ,
 Mais ſans demander leur ſecret.
 Eh! Paix , &c.

V.

Laiſſons la fraude & l'artifice ,
 Terminons tout procès ,
 Venez ici Gens de Juſtice ,
 Et ſuſpendez vos frais.
 Pour que chacun ſe réjouiſſe ,
 Avocat , laissez le Palais :
 Eh! Paix , &c.

V I.

Pourquoi toujours ſ'entredétruire ,
 ſçavans & beaux eſprits ,
 Tout céderoit à votre empire ,
 Si vous étiez unis :

L'ANGLAIS A BORDEAUX. 63

Vous vous livrez à la satire,
N'avez-vous pas d'autres objets ?
Chantez la Paix !
Chantez la Paix.

V I I.

Un mari, pour une grifette,
Néglige sa moitié :
Sa femme, tant soit peu coquette,
A fait une amitié.
De part & d'autre l'on se prête,
On n'approfondit point les faits.
Eh ! Paix, &c.

LE MYLORD, à la Marquise.

V I I I.

Plus entre nous d'antipathie :
Vous avez trop d'atraits.
Toute raison n'est que folie
Quand elle est dans l'excès.
Femme d'esprit, femme jolie
Ramene à des principes vrais.
Allons, la Paix, &c.

I X.

Faisons revivre l'harmonie
Du commerce & des arts,
Et que la Paix toujours chérie
Regne de toute part.
Ne faites plus qu'une patrie,
Espagnols, Anglois & François.
Eh ! Paix, &c.

S U D M E R.

Galans barbons qu'amour inspire,
 Ne tentez Point le sort ;
 Le vent nous manque, & le navire
 N'iras pas à bon port.

Je sens qu'Amour voudroit me dire
 Que Clarice à beaucoup d'attraits.
 Hein... quoi?... oui... mais...
 Allons mon cœur, la Paix, la Paix.

X I.

Jugez de cette bagatelle
 Seulement par le cœur,
 Et ne nous faites point querelle.
 Partagez notre ardeur.
 Vous le sentez ; c'est notre zèle
 Qui peint l'amour de tout François.
 Et Paix, Paix !
 Messieurs la Paix.

Théâtre & Œuvres de M. Favart, avec Figure, & Musiques à chaque Piece, 8. vol. in 8°. 1763. reliés, 40. liv.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *l'Anglois à Bordeaux*, & je crois que cette Comédie écrite avec esprit & avec facilité, mérite le succès dont elle jouit. A Paris ce 15. Mars 1763.

M A R I N.

Le Privilège général des Œuvres de M. Favart, enregistré à la Chambre Syndicale, No. 521. fol. 356. se trouve aux Œuvres de l'Auteur en 8. vol. in 8°.





AB: 57937

S

[20]

X 2337562



112 L'ECOSSAISE, COMEDIE.

LORD MURRAI.

Embrassez moi, mon père.

MONROSE.

Hélas! & comment reconnaître tant de
générosité?

LORD MURRAI (*en montrant
Lindane.*)

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père & la fille sont à vos genoux pour
jamais.

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Mon ami, je me doutais bien que cette
Demoiselle n'était pas faite pour moi; mais
après tout, elle est tombée en bonnes
mains, & cela fait plaisir.

Fin du cinquième & dernier Acte.

L'ANGLAIS

A BORDEAUX;

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

Par le Sr FAVAT:

Représentée pour la première fois par les Comé-
diens François Ordinaires du Roi, le Lundi

14 Mars 1763.

Le prix est de 24 sols avec la Musique

